

LE MÉTIER D'ÉCOLOGUE

Un métier lâché dans la nature



© By Aaron Sachs | April 1, 2023

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer notre plus sincère gratitude à toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à la réalisation de ce travail.

Tout d'abord, un immense merci à Solenn Renier, Romain Huchin et Hélène de Meringo que nous avons eu la chance d'interviewer. Leur générosité, leur ouverture et leur partage d'expériences ont été essentiels à la réussite de ce travail. Chaque échange a enrichi notre réflexion et nous a permis d'approfondir notre compréhension du métier d'écologue et de ses enjeux. Nous sommes profondément reconnaissants pour leur temps et leur sincérité.

Un grand merci également à toutes celles et ceux qui ont pu nous orienter et nous conseiller dans notre recherche de contacts.

Enfin, un remerciement tout particulier à Nicolas Salzmann, qui nous a offert l'occasion de mener ce travail.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	1
SOMMAIRE	2
INTRODUCTION	3
MÉTHODOLOGIE D'ENTRETIEN	4
I. LE MÉTIER D'ÉCOLOGUE	5
II. LE VIVANT MEURT ET TOUT LE MONDE S'EN MOQUE	14
III. LA PASSION FACE À LA PROLÉTARISATION	19
ESTHÉTIQUE	22
CONCLUSION	23
BIBLIOGRAPHIE	24

INTRODUCTION

L'écologue est un spécialiste de la biodiversité. Au cœur du métier, il réalise des enquêtes de terrain pour mesurer et analyser les écosystèmes, puis formuler des recommandations visant à les préserver. À l'heure du dérèglement climatique, où les environnements subissent une dégradation accélérée due aux activités humaines, ce rôle devient crucial. Les écologues sont ces professionnels qui témoignent de l'effondrement de la biodiversité actuelle et proposent des solutions pour y remédier.

Malheureusement, dans notre société capitaliste contemporaine, les écologues peinent à se faire entendre des instances décisionnelles. Ils subissent à la fois la réduction des subventions publiques et un manque de volonté politique, particulièrement dans le contexte instable que nous traversons. L'écologie souffre ainsi d'un manque de reconnaissance à la hauteur de son importance.

Le choix d'étudier cette profession provient avant tout d'un intérêt personnel : une curiosité profonde pour les enjeux liés à l'étude du vivant, qui se fait chaque jour plus fragile. Ce métier, intrinsèquement lié à la survie des espèces, soulève une question d'importance : comment ces professionnels font-ils face à la dévaluation de leur expertise, quand le soutien se fait rare et que les recommandations formulées sont trop souvent ignorées par les décideurs ? D'un côté, un monde qui brûle, avec nos limites planétaires dépassées ; de l'autre, une activité scientifique essentielle mais dévalorisée, où la passion semble parfois s'effacer face à la réalité du terrain et des nouvelles exigences bureaucratiques. De plus, l'écologue se trouve souvent confronté à un écart entre la théorie et la pratique : la réalité est fréquemment faite de compromis et de conditions de travail de plus en plus précaires.

À travers cette réflexion, nous cherchons à comprendre les causes profondes de cette invisibilisation, ainsi que ses répercussions, non seulement sur la santé mentale des professionnels, mais aussi sur la préservation de la biodiversité. Notre étonnement est donc le suivant : pourquoi, dans un monde où la faune et la flore disparaissent à un rythme alarmant, les efforts pour comprendre et préserver la vie restent-ils si mal considérés ?

MÉTHODOLOGIE D'ENTRETIEN

Pour cette étude, nous avons réalisé trois entretiens semi-directifs avec des écologues exerçant dans des contextes professionnels variés, permettant de saisir la diversité des réalités du métier et des défis rencontrés au quotidien. La méthodologie semi-directive nous a permis d'avoir une grande flexibilité dans nos échanges, tout en suivant un cadre précis.

Le premier entretien s'est fait avec Solenn, écologue dans un cabinet de conseil, avec qui nous avons pu débuter notre enquête. Le deuxième entretien s'est déroulé avec Romain, qui est écologue dans une association. Ensuite, c'est avec Hélène – écologue au CNRS – que nous avons pu clôturer notre enquête.

L'objectif principal était de comprendre comment ces professionnels perçoivent leur rôle, les évolutions du métier, ainsi que les enjeux de reconnaissance et de financement dans un contexte marqué par la crise écologique. On peut néanmoins adresser quelques critiques face à la méthodologie. D'une part, le nombre réduit d'entretiens (trois participants) peut limiter la généralisation des résultats. D'autre part, les écologues interviewés peuvent avoir des visions et des expériences particulières qui ne reflètent pas nécessairement celles d'autres acteurs du domaine.

I. LE MÉTIER D'ÉCOLOGUE

L'écologie, en tant que science exploratoire des interactions entre les espèces et leurs environnements, trouve ses racines au XIX^e siècle – notamment dans les travaux de Darwin et ses successeurs. Le métier d'écologue ne se formalise néanmoins qu'effectivement dans un contexte où les préoccupations environnementales deviennent politiquement plus centrales.

Le terme se popularise en effet dans les années 1980 pour distinguer le scientifique du militant, bien que cette distinction ne gomme pas le lien profond entre science écologique et engagement environnemental. L'écologue est un observateur du vivant, mais reste aussi un acteur de sa préservation.

A mesure que les impacts de l'activité humaine s'intensifient, l'activité d'écologue évolue, prenant notamment de plus en plus de place dans le secteur privé qui est obligé de s'aligner sur de nouvelles normes. Face au dérèglement climatique, à l'extinction de masse de la biodiversité et à de nouveaux modes de vie humains, elle devient essentielle pour orienter les aménagements du territoire, suivre les secteurs à fort impact environnemental et éclairer les décisions politiques.

PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU MÉTIER

De nos jours, en pratique, le métier d'écologue regroupe un ensemble d'activités et de tâches organisées autour de trois grands axes : l'observation et l'analyse du vivant sur le terrain, le traitement des données recueillies en labo et la restitution de ces résultats auprès des différents acteurs concernés avec une dimension pédagogique. L'écologue travaille tout d'abord à la production de diagnostics écologiques ; qu'il s'agisse d'inventaires naturalistes, de suivis de populations, ou d'évaluations d'impact. Ces diagnostics nécessitent une connaissance fine des espèces, des habitats, et des dynamiques saisonnières, mais aussi une capacité à mobiliser les réglementations en vigueur. Il ne s'agit pas seulement de recenser le vivant, mais d'en évaluer la vulnérabilité, de déterminer les enjeux écologiques, et d'émettre des recommandations adaptées au contexte.

De ce fait, son travail ne s'arrête pas seulement au terrain. Une part importante de l'activité s'opère en bureau, voire en laboratoire, lors de l'analyse des données

collectées. L'écologue mobilise des outils numériques spécialisés — systèmes d'information géographique (SIG), logiciels de modélisation, langages statistiques — pour interpréter les informations et produire des scénarios et prédictions. Il peut, par exemple, modéliser les effets d'un aménagement ou analyser la fragmentation d'un habitat. Cette approche quantitative permet de traduire la complexité des écosystèmes autour d'un discours compréhensible par les commanditaires et décideurs.

Dans le prolongement de ces diagnostics, l'écologue joue un rôle d'accompagnement auprès des collectivités, ou des entreprises. Il transmet ses conseils sur les mesures à adopter pour préserver la biodiversité ; rédige des rapports, et contribue à l'élaboration de plans de gestion ou de restauration écologique. Il intervient aussi dans la rédaction des pièces réglementaires nécessaires aux projets (études d'impact, dossiers loi sur l'eau, zones Natura 2000), et devient un interlocuteur technique central dans les démarches d'autorisation environnementale.

Enfin, le métier comporte une dimension pédagogique et participative. L'écologue est souvent mobilisé pour animer des démarches de concertation avec les habitants, les élus ou les usagers d'un site. Il organise des ateliers, des visites ou des réunions avec un double objectif : transmettre des connaissances sur les milieux naturels et co-construire les modalités de leur protection. Ces dispositifs illustrent une facette importante du métier, dépassant la stricte expertise pour inclure une logique de transmission et d'appropriation sociale de la biodiversité.

SECTEURS D'ACTIVITÉS

Au niveau des secteurs d'activités, les écologues exercent dans des structures variées, qui conditionnent en grande partie la nature de leurs missions, leur statut professionnel, et leurs perspectives d'évolution. Le secteur privé constitue un débouché important, notamment dans les bureaux d'études environnementaux. Ces structures réalisent des études pour le compte de maîtres d'ouvrage publics ou privés. Par exemple, Solenn Renier a travaillé pour le bureau d'étude interne à VINCI. Elle a pu réaliser des diagnostics écologiques en amont de projets d'aménagement comme un pont. Les sites à forts impacts écologiques sont aussi tenus de réaliser des suivis de la biodiversité. Dans ce cadre, Romain intervient régulièrement avec son association dans une carrière.

L'écologue y est souvent le premier garant de la conformité environnementale d'un projet. Il opère à l'interface entre les exigences écologiques et les contraintes techniques, financières et réglementaires.

Les collectivités territoriales intègrent également des écologues par exemple pour accompagner leurs politiques locales d'aménagement et de transition écologique. Ils participent ainsi à la rédaction de documents d'urbanisme, à la gestion d'espaces naturels, et à la mise en œuvre de plans de protection de la biodiversité. Ils endossent donc souvent un rôle de coordination entre élus, services techniques, associations et usagers.

Les organismes publics nationaux, tels que l'Office Français de la Biodiversité (OFB) ou les parcs naturels emploient aussi des écologues. Dans ce cadre, leur rôle est alors davantage centré sur l'expertise scientifique, la gestion de milieux protégés, et le suivi des espèces. Ils peuvent également, pour un petit nombre d'entre eux, participer à des programmes de recherche appliquée dans des instituts spécialisés.

En parallèle, les ONG et associations naturalistes mobilisent des écologues dans une logique plus militante, orientée vers la protection du vivant, la sensibilisation du public, ou le plaidoyer politique. Par exemple, l'association "Naturalistes Des Terres" est engagée dans les Hauts-de-France dans la lutte contre le canal Seine-Nord Europe.

Finalement, dernier cas, certains professionnels choisissent d'exercer en tant qu'indépendants, en proposant des prestations spécialisées, en réponse à des appels d'offres ou en tant que consultants ponctuels.

PROFIL TYPE

L'écologue mobilise une large palette de compétences articulant savoirs, techniques d'analyse, connaissance des cadres réglementaires, et aptitudes relationnelles. L'identification des espèces, la compréhension des écosystèmes, ou la maîtrise des habitats naturels constituent les socles de l'expertise écologique. Selon les parcours, certains professionnels développent une spécialisation par groupe taxonomique (herpétologie, ornithologie, entomologie), par type de milieu (zones humides, milieux littoraux, milieux forestiers), ou par des standards techniques (modélisation spatiale, SIG, bioacoustique).

Outre ces savoir-faire techniques, l'écologue doit aussi savoir restituer ses analyses de manière claire et accessible. Il rédige des rapports, participe à des réunions avec des élus ou des riverains, et adapte son discours à des publics variés. La capacité de vulgarisation et l'aisance relationnelle deviennent alors des atouts majeurs, en particulier dans les contextes conflictuels ou des démarches de concertation.

Enfin, le traitement de données écologiques complexes suppose une maîtrise croissante des outils informatiques, statistiques et géographiques. L'écologue s'inscrit dans une logique de preuves empiriques : il documente ses observations, justifie ses recommandations, et s'efforce de rendre lisible la complexité du vivant pour éclairer les choix d'aménagement et de gestion.

La formation initiale repose généralement sur un cursus universitaire de niveau master, en écologie, biologie ou environnement. Certains parcours en géographie, agronomie ou ingénierie environnementale permettent également d'accéder au métier. Les formations professionnalisaantes, les stages de terrain, ou les expériences associatives jouent un rôle déterminant dans la construction des compétences et la légitimité dans le milieu.

LES CONDITIONS DU TRAVAIL

Le travail de terrain occupe une place centrale — et appréciée — dans le quotidien de l'écologue. Celui-ci intervient directement dans des milieux parfois difficiles d'accès, et il doit s'adapter à des conditions environnementales et logistiques exigeantes. Les inventaires naturalistes, par exemple, impliquent des horaires décalés — à l'aube, au crépuscule ou même la nuit — en fonction des espèces ciblées. Le rythme de travail est donc fortement influencé par les saisons, les contraintes biologiques, et les cycles du vivant observé.

À ces temporalités biologiques s'ajoutent celles du calendrier administratif et des projets d'aménagement. L'écologue doit bien trop souvent travailler dans des délais très serrés pour produire des études en amont d'un chantier, ou pour répondre aux exigences des autorités sur les problématiques environnementales.

Les périodes de terrain, surtout au printemps et en été, sont généralement suivies par des phases de bureau — plutôt en automne et en hiver —, consacrées à l'analyse des données, à la rédaction des rapports, et à la préparation des missions.

Pour le statut professionnel, celui-ci varie selon les structures. L'écologue peut être salarié (en CDI ou CDD), contractuel de projet, ou indépendant. Les débuts de carrière sont souvent marqués par une certaine précarité, notamment dans le secteur associatif ou les petites structures. À l'inverse, les postes au sein de grandes institutions de recherche ou de bureaux d'études offrent des perspectives plus stabilisées mais plus rares. Le métier attire par son sens et sa diversité, mais expose aussi à des inégalités marquées, notamment sur le plan des rémunérations.

Quant à la journée type, il n'en existe pas réellement. Pour mieux appréhender cela, suivons Romain, qui mène une étude sur les chauves-souris. Nous sommes jeudi, il est 8h le ciel est encore jaune d'une belle journée d'été, et Romain arrive tout juste sur zone, accompagné de sa collègue. Mais travailler en binôme, c'est avant tout une question de sécurité. Romain nous dira qu'il préfère travailler seul et évoluer à son rythme. Mais c'est aussi un choix qui permet une plus grande autonomie, une certaine forme de liberté qu'il chérit... Après avoir vérifié leur matériel, une série d'outils de plus en plus high-tech (enregistreurs automatiques, jumelles infrarouges, etc.), Romain et sa collègue (oui ! Elle n'a toujours pas de nom) n'oublient cependant jamais l'indispensable matériel dit « traditionnel » : papier, crayon, jumelles, loupe. Ces objets simples et éprouvés, qui ont traversé les générations d'écologues, restent en grande partie irremplaçables.

Ils commencent alors leur journée en prospectant les gîtes potentiels de chauves-souris. L'expérience est essentielle ici : c'est une perception très affinée du terrain qui ne s'acquierte que par la pratique. En effet, chaque zone stratégique où ils poseront leurs capteurs dès 11h doit être choisie avec soin.

À midi, ils prennent une pause bien méritée — les chauves-souris n'étant actives qu'à la nuit tombée. L'après-midi, Romain et sa collègue en profitent donc pour analyser les données collectées lors de leurs sorties précédentes. Puis, c'est à 19h30 qu'ils retournent sur « leur » terrain pour installer leur point d'observation et d'écoute. L'observation proprement dite commence vers 20h30. À ce moment-là, les spectrogrammes audio qu'ils enregistrent leur permettent de repérer l'activité des chauves-souris. Avec l'expérience, la collègue de Romain (bon ok ! Elle s'appelle Céline) est désormais capable de reconnaître les espèces en scrutant les motifs du spectrogramme. Cette capacité d'identification acoustique est devenue intuitive au fil des années.

L'observation se termine un peu après minuit. Il est alors temps de récupérer les capteurs et de sauvegarder les données sur leur ordinateur. De 1h à 2h, ils

effectuent une première analyse des résultats. Le lendemain, ils commenceront leur journée à 13h. La liberté d'organisation est un atout dans ce métier, ce qui leur permet de rythmer son travail en fonction des priorités du moment.

LÂCHÉ DANS LA NATURE

L'écart prescrit-réel est très important dans ce métier. Comme nous avons pu le voir précédemment, les écologues sont très libres dans l'organisation de leurs journées. Sur le terrain, ils sont seuls, "lâchés dans la nature" sans supervision. Il n'y a personne pour contrôler leur travail et les contraindre. On peut alors travailler à son propre rythme. Les horaires variables et la diversité des tâches rendent la prescription difficile. S'ils ont des objectifs de rapports à rendre ou de missions à remplir, c'est à eux de s'organiser selon leur bon vouloir pour y parvenir. Cet écart entre ce qui est prescrit et ce qui est réellement effectué est inévitable. Il est toutefois particulièrement présent dans ce métier. Il ne signale pas un dysfonctionnement : il révèle au contraire toute la richesse du travail humain. L'expérience, les adaptations, les décisions prises sur le moment, les « ficelles » que seuls les praticiens expérimentés connaissent. Étudier cet écart, c'est accéder à ce que le travail exige vraiment : de l'inventivité, de l'endurance, de l'engagement subjectif. C'est aussi prendre conscience que c'est dans cet écart que le travailleur se construit, individuellement et collectivement.

Le réel n'est toutefois pas toujours évident à gérer, il faut prendre en compte les tensions que nous allons développer dans ce rapport.

EXEMPLE DE PRODUCTION

Pour tenter de mieux cerner la matière concrète de ce métier, voici un exemple de production d'Hélène qui a participé à un travail de recherche¹. L'île de Niau, en Polynésie française, héberge l'unique population du martin-chasseur de Niau (Figure 1), une espèce critiquement menacée (environ 125 individus seulement) vivant en milieux secs et plantés..

¹ Diane Zarzoso-Lacoste, Elsa Bonnaud, Emmanuel Corse, Vincent Dubut, Olivier Lorvelec, **Hélène de Meringo** et al.. Stuck amongst introduced species : Trophic ecology reveals complex relationships between the critically endangered Niau kingfisher and introduced predators, competitors and prey. NeoBiota, 2019, ff10.3897/neobiota.53.35086ff.
ffhal-02397164f



Figure 1: Martin-chasseur des Gambier (*Niau kingfisher* en anglais).

L'introduction de mammifères invasifs —chats domestiques et rats— constitue une menace connue pour les oiseaux insulaires, principalement via la prédation directe ou la concurrence trophique.

Pour tenter d'évaluer cette menace, on peut créer une carte à l'aide d'un système d'information géographique (SIG). La carte (Figure 2) compile des données issues d'observations de terrain (stations d'échantillonnage, trajets de piégeage, territoires connus du martin-chasseur) et de cartographies existantes. Chaque élément est géolocalisé avec précision et représenté sous forme de couches superposées (points, lignes, polygones) pour permettre une lecture claire et croisée de l'information spatiale. Cette carte nous permet de visualiser la répartition des pressions écologiques (prédation, compétition), de mieux comprendre les dynamiques spatiales entre espèces, et d'identifier les zones prioritaires pour la conservation de cet oiseau rare.

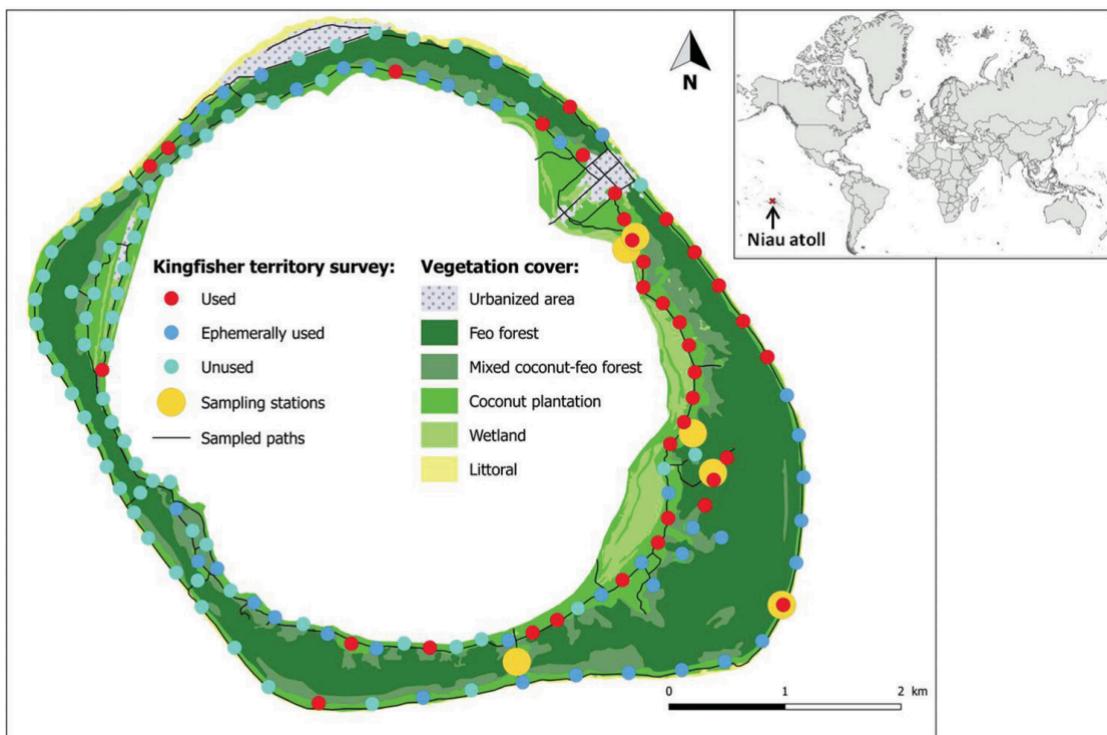


Figure 2. Map of Niau Atoll (Tuamotu Archipelago, French Polynesia). Location of the six sampling stations (rat diet samples and prey availability) and sampled paths (cat diet samples), surveyed Niau kingfisher territories (Coulombe et al. 2011) and main habitat types (Butaud 2007).

L'analyse des relations trophiques (Figure 3) entre les différentes espèces présentes sur l'atoll de Niau met en évidence la nécessité d'adopter une pensée systémique dans le domaine de la conservation. La figure présentée, combinant un réseau bipartite des régimes alimentaires et une analyse non-metric multidimensional scaling (nMDS), illustre la complexité des interactions entre quatre prédateurs (dont le martin-chasseur, les rats et les chats) et leurs proies. Le réseau montre que plusieurs espèces, endémiques ou introduites, partagent les mêmes ressources alimentaires — en particulier les arthropodes et les lézards — ce qui génère une compétition trophique. La visualisation nMDS, quant à elle, met en évidence la variabilité mais aussi les recouvrements dans les régimes alimentaires selon les groupes de prédateurs. Cette approche globale permet de dépasser une vision simpliste des rapports prédateur/proie pour intégrer des interactions croisées,

directes et indirectes, essentielles à comprendre pour orienter efficacement les actions de gestion et de protection des espèces menacées.

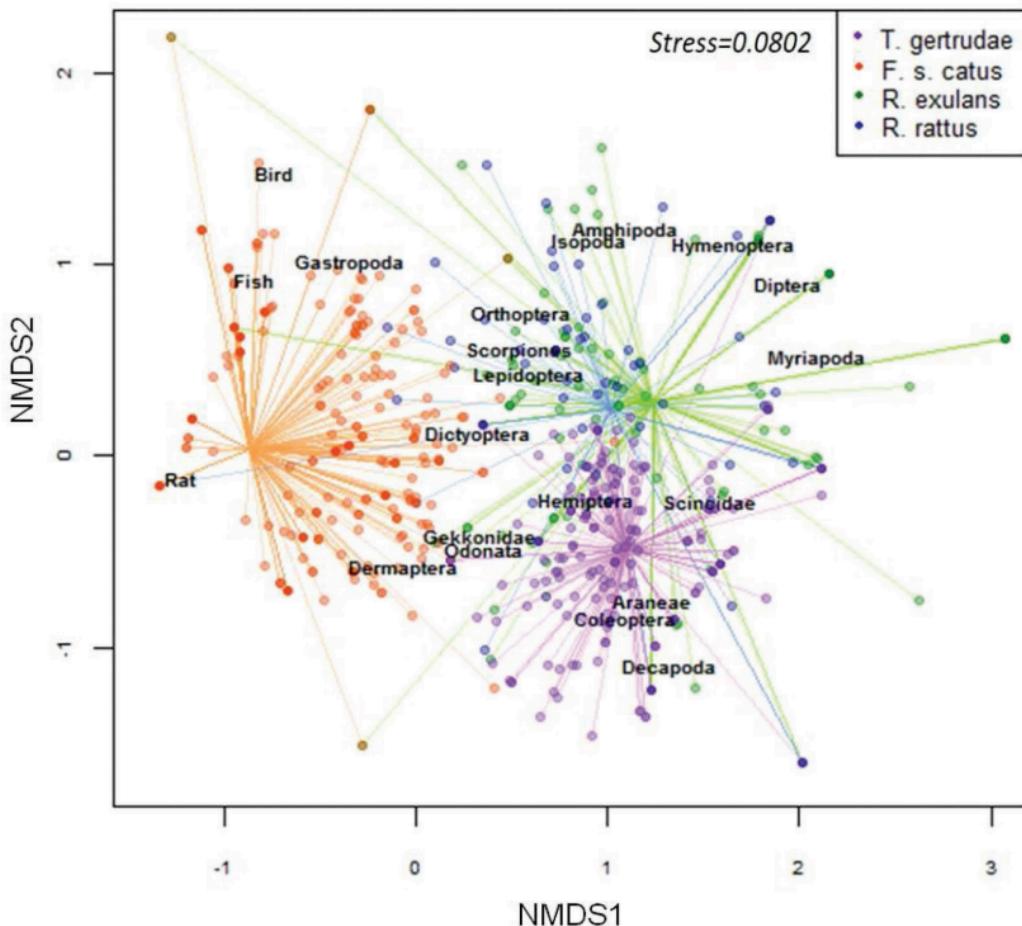


Figure 3. Diet composition and overlap within and amongst the four studied predators. 1 Bipartite network. Lower boxes correspond to the identified (dark grey) and unidentified (light grey) prey taxa consumed by predators. Line and prey box widths show how frequently prey taxa are consumed by predators. Liz. Unid.: lizard unidentified, Terr. Art. Unid.: terrestrial arthropod unidentified. 2 nMDS of abundancebased Bray-Curtis dissimilarity of predator diet samples (solid dots). Solid lines represent the dispersion of a particular sample compared to the barycentre of its predator group.

Voici finalement le résumé de la conclusion de son enquête avec rôle central d'une pensée systémique. faire des recommandations pour la préservation. Traduction de sa conclusion :

« Comme les rats représentent la principale proie des chats sur l'île de Niau, l'éradication des chats risque de stimuler au moins temporairement les populations de rats, avec les conséquences qui en découlent pour les martins-pêcheurs en termes de prédation et de concurrence. Par conséquent, l'action de gestion optimale et la plus efficace en termes de temps et de coûts consisterait à éliminer simultanément les chats et les deux espèces de rats afin d'éviter une potentielle cascade trophique pernicieuse. Cela diminuerait simultanément le risque de prédation et augmenterait la disponibilité des proies clés, ce qui stimulerait probablement la dynamique de la population de *T gertrudae*. Si une telle triple éradication ne peut être programmée en raison de problèmes logistiques, sociologiques et/ou financiers, une autre stratégie provisoire d'urgence consisterait à contrôler localement les chats sauvages et les rats (par exemple en utilisant des pièges, des stations d'appât avec des toxines, la chasse aux chats sauvages) dans les zones de reproduction et de recherche de nourriture du martin-chasseur, éventuellement en combinaison avec la stérilisation des chats domestiques et le contrôle de la densité des rats dans le village, afin de ralentir le processus de recolonisation des zones traitées. Dans les deux cas, une attention particulière doit être portée (i) au suivi de l'impact sur l'écosystème de Niau de l'augmentation des densités de proies introduites et cryptogéniques suite à la gestion des prédateurs introduits et (ii) au renforcement de la biosécurité pour éviter la recolonisation de l'île par les mammifères introduits (par exemple, à partir du port et de l'aéroport). Les campagnes de sensibilisation du public menées par les ONG locales (par exemple SOP Manu) et les collaborations avec les agriculteurs locaux (protection des arbres de nidification avec des anneaux métalliques anti-rongeurs, promotion de l'utilisation de l'eau et de l'assainissement) ont permis de renforcer la conservation du martin chasseur des gambiers. »

ENJEUX DU MÉTIER

Le métier d'écologue se situe donc à la croisée de multiples dynamiques : il articule la rigueur d'une expertise scientifique à la réalité opérationnelle des projets d'aménagement, tout en répondant à l'urgence des enjeux environnementaux. Sa diversité en termes de statuts, de structures et de milieux étudiés en fait une

profession éclatée, mais — assez poétiquement — unifiée par la volonté commune de préserver le vivant.

Cette partie nous a permis d'esquisser les contours d'un métier devenu incontournable dans l'aménagement des territoires et la conduite de la transition écologique. Il convient désormais de s'interroger plus précisément sur les écarts entre cette réalité professionnelle et les représentations qu'en ont les écologues eux-mêmes, afin de mettre en lumière les tensions qui vont en découler.

Mais revenons à notre étonnement ; comme disait un certain Président de la cinquième république française « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. »

II. LE VIVANT MEURT ET TOUT LE MONDE S'EN MOQUE

« Le plus dur, c'est la frustration de ne pas voir les avancées.
Au-delà d'un cri : On sait comment faire pour protéger telle ou telle espèce, avec des solutions assez simples mais les financements ne suivent pas. » -Hélène

« Il ne faut pas être pessimiste dans ce métier. » -Solenn

Travailler, ce n'est pas seulement exécuter une tâche ou remplir une mission. C'est s'engager, s'impliquer physiquement, mentalement, émotionnellement. C'est produire quelque chose pour les autres, et en même temps se produire soi-même : en tant qu'individu, en tant que professionnel, en tant que membre de la société. Le travail peut être source de liberté, de reconnaissance, d'utilité. Mais il peut aussi devenir contrainte, épuisement ou invisibilisation.

FAST DU TRAVAIL

Dans ce cadre, il nous apparaît plus qu'évident de sortir de notre boîte à outils de technologue le FAST du travail (Figure 4). Avec celui-ci, on touche une tension fondamentale : les écologues sont censés être aux avant-postes de la protection du vivant... mais dans les faits, leurs recommandations sont souvent mises de côté, «oubliée[s] sur un coin du bureau».

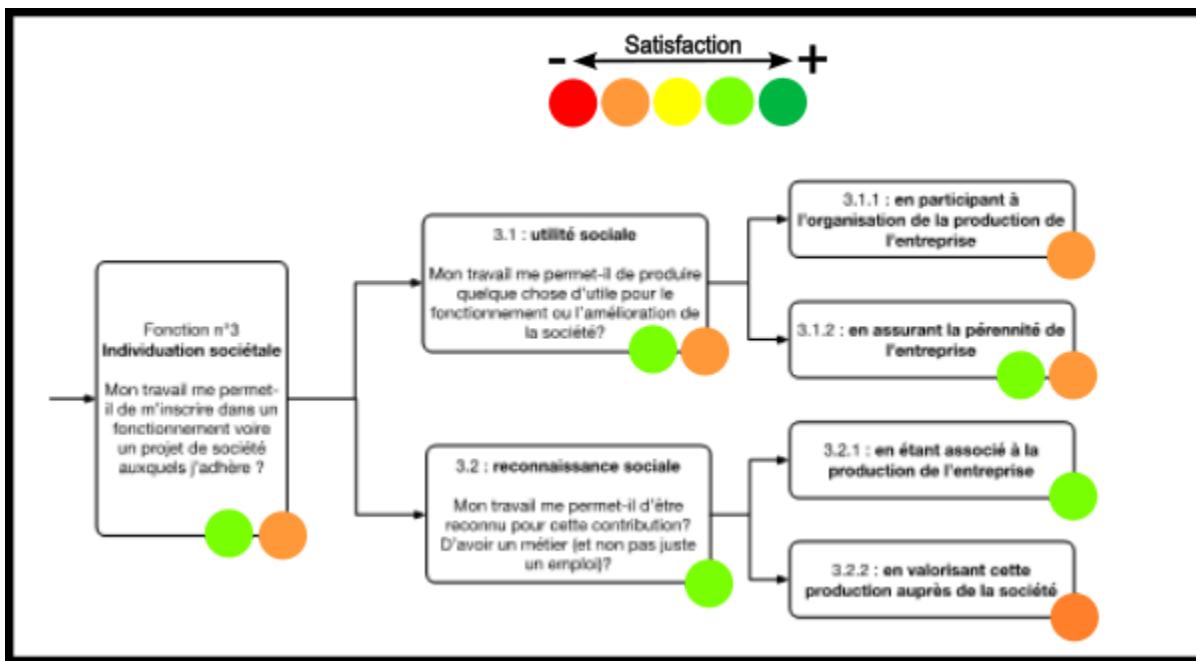


Figure 4. FAST du travail.

À la réalisation de celui-ci, on observe que la troisième fonction (individuation sociétale) n'est pas remplie et amène de l'insatisfaction. En effet, Travailler à protéger le vivant, c'est croire que son métier a un sens. C'est vouloir produire quelque chose d'utile pour la société — une utilité sociale (3.1). Mais que se passe-t-il quand cette utilité n'est pas reconnue ? Quand les recommandations ne sont pas suivies, les financements coupés, les projets abandonnés ? Quand la faune disparaît, que les habitats s'effondrent, et que les données, même bien présentées, ne suscitent aucune action ?

En effet, comme tout travail, le métier d'écologue vit avec des promesses. Mais lorsque celles-ci ne sont pas tenues, cela provoque de la souffrance. Ainsi, ce travail, pourtant choisi pour contribuer à un projet de société souhaitable (au sens du vivant), se retourne contre celles et ceux qui l'exercent : pas de reconnaissance sociale (3.2), peu de valorisation — et parfois même du mépris. On s'épargnera les verbatim, mais alors qu'on voudrait s'inscrire dans un avenir souhaitable, on se sent isolé ; lorsque l'on veut agir pour le collectif, on se retrouve paradoxalement seul sur le terrain. Et chaque jour, « en observant les signes du dérèglement climatique – les étangs asséchés, les espèces déplacées, les écosystèmes disloqués, le doute s'installe : est-ce que notre travail compte ? ». La promesse d'un travail porteur de

transformation sociétale existe. Mais tant qu'il ne sera pas écouté, soutenu, reconnu, il restera une lutte.

SENS DU DEVOIR

« Mais si on arrêtait de faire ce qu'on fait, alors ça serait vraiment la fin. » Pourquoi donc continuer ? On se propose de trouver une réponse autour de la notion de devoir.

Dans ce contexte, cette notion semble se définir à la fois par une responsabilité morale envers la planète, un engagement envers la société, mais également un impératif personnel. Ce sont des individus qui, malgré la « reconnaissance » de l'inefficacité de leurs efforts, persistent dans leur rôle d'alerte. Peut-être que cette continuité est le seul fil ténu qui les relie à la mission plus grande qu'ils ont choisie. C'est une forme de résistance, mais aussi une façon de garder l'espoir, même si, à les entendre, cet espoir semble vain.

Cependant, c'est utile ! Car malgré le manque de résultats tangibles, l'acte de continuer à alerter est « une action de résistance », mais également une forme de témoignage. Chaque observation, chaque donnée recueillie, même sans réponse concrète, est une sorte de contre-pouvoir face à l'indifférence collective.

Le terme de résistance est fort : l'objectif n'est pas seulement d'obtenir une réponse, mais aussi de ne pas laisser la réalité être complètement invisibilisée. Si ces acteurs — parmi d'autres — cessent d'alerter, si ce travail disparaît, cela reviendrait à abandonner. C'est un devoir qui dépasse les simples résultats : il s'agit de maintenir une ligne de défense, de résister face à l'inertie, en gardant à l'esprit que chaque acte compte, même quand il n'est pas visible à court terme.

Le devoir, pour ces professionnels, ne réside donc pas seulement dans l'espoir d'une réponse immédiate, mais dans l'engagement à ne pas laisser la situation sombrer dans l'indifférence. C'est une manière de rester fidèle à un projet plus grand, celui d'un « avenir plus respectueux de la biodiversité ».

POURQUOI CE MANQUE DE RECONNAISSANCE ?

On se propose de résumer et d'analyser ce qu'on a vu jusque-là — tout en s'interrogeant sur les causes — sous forme d'analyse causale problème (Figure 4).

AC-Pb du manque de considération :

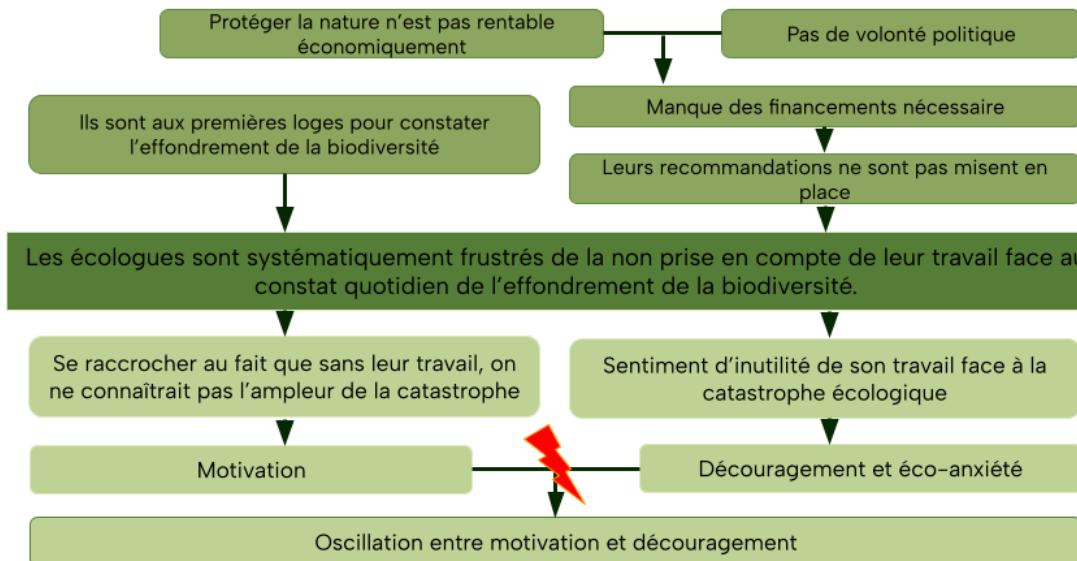


Figure 4. AC-Pb du manque de considération.

Au fil de notre enquête, nous avons pu observer le problème suivant : les écologues sont systématiquement frustrés de la non prise en compte de leur travail face au constat quotidien de l'effondrement de la biodiversité.

En remontant dans l'arbre, nous trouvons les causes de ce problème. Si ce problème a lieu, c'est tout d'abord du fait que les écologues sont aux premières loges pour constater l'effondrement de la biodiversité. Ils ont donc une très vive conscience de l'ampleur du dérèglement climatique, de la perte de biodiversité et de l'urgence d'agir. En parallèle, leurs recommandations de protection ne sont pas mises en place du fait du manque des financements nécessaires. On peut expliquer ce manque d'argent par deux raisons. Premièrement, le peu de volonté politique qui ne fait pas de juridiction, ni ne propose de subventions dans le domaine. Solenn nous expliquait que c'était tout particulièrement le cas aujourd'hui du fait du contexte états-unien qui fait baisser les financements à l'échelle mondiale.

Secondement, comme protéger la nature n'est pas rentable économiquement, cela n'attire pas les investissements dans notre système capitaliste. Les différents acteurs agissent uniquement dans le cadre de leurs obligations légales. Si certaines communes ou entreprises engagent toutefois des actions sur la base du volontariat, elles cessent dès que cela devient trop contraignant.

En descendant, on observe les conséquences de ce problème. Tout d'abord, ce manque de prise en compte de leurs recommandations engendre donc un sentiment d'inutilité de son travail face à la catastrophe écologique. Cela amène découragement et éco-anxiété face à leur constat de l'effondrement de la biodiversité. En parallèle, ce peu de mobilisation écologique les confortent dans l'importance de leur travail pour témoigner de l'ampleur de la catastrophe et sensibiliser les gens. Cela est source de motivation

On observe ici deux conséquences opposées : motivation et découragement. Cela se traduit dans le quotidien des écologues par une oscillation entre ces deux états qui peut être difficile à vivre.

RISQUE DE BAISSE DE MOTIVATION

L'un des défis majeurs auxquels les écologues sont confrontés aujourd'hui réside dans la difficulté à maintenir leur motivation face à des obstacles fréquents, notamment le manque de financements pour la mise en œuvre de solutions concrètes. Bien que les connaissances écologiques aient considérablement progressé et que de nombreuses solutions pour protéger les espèces soient à portée de main, les contraintes financières et politiques freinent leur mise en application.

Hélène exprime ainsi cette frustration en soulignant que, dans la réalité, « le plus dur, c'est la frustration de ne pas voir les avancées ». Malgré une expertise et une compréhension approfondie des enjeux écologiques, la mise en œuvre des solutions, qui parfois sont simples mais coûteuses, reste un défi majeur. Le manque de ressources dédiées à la préservation de la biodiversité engendre une impression de stagnation, voire d'impuissance, face à l'ampleur des problèmes à résoudre. Ce contexte génère un sentiment de découragement parmi les professionnels du secteur.

Romain, quant à lui, souligne que bien que la pression sur la biodiversité n'ait jamais été aussi forte, l'accompagnement financier et les politiques publiques restent insuffisants pour permettre un véritable changement. Alors que l'urgence écologique est manifeste, l'écologue se trouve parfois dans une position paradoxale, devant dénoncer les menaces qui pèsent sur la nature tout en n'ayant pas toujours les moyens d'agir efficacement.

La question qui se pose assez naturellement est la suivante : mais pourquoi donc continuer ce métier ?

III. LA PASSION FACE À LA PROLÉTARISATION

Le travail change, les outils se généralisent, les tâches se standardisent. Ce qui était savoir-faire devient procédure. Ce qui était expertise devient automatisable. On parle alors de prolétarisation : une forme de dépossession progressive du métier, où l'autonomie et l'intelligence du geste laissent place à l'exécution.

PROLÉTARISATION

Devenir écologue est avant tout une vocation. C'est un métier passion choisi par amour du vivant et par le désir profond de comprendre, préserver et protéger la biodiversité. C'est un engagement envers la planète et ses habitants, une réponse à la nécessité de renouer des liens avec la nature. Mais aujourd'hui, pour survivre dans ce métier, il ne suffit plus d'être passionné : il faut être surinvesti.

Le marché du travail est extrêmement compétitif, où les diplômes, bien que fondamentaux, ne sont souvent qu'une première étape. Pour espérer réussir, il faut enchaîner les formations supplémentaires, cumuler les stages bénévoles et travailler dans toujours plus d'associations. Le parcours de l'écologue, en ce sens, est semé d'embûches et de sacrifices : il doit prouver sans cesse qu'il « mérite » d'exercer son métier.

Au moment où l'on pense « enfin y être », le métier lui-même change. L'écologie, tout comme l'environnement, est en perpétuelle mutation. Les nouvelles normes environnementales, les demandes des entreprises, des collectivités, ainsi que les crises qui se multiplient, transforment constamment les contours de la profession.

Et cela vient avec son lot de défis : il ne s'agit plus seulement de collecter des données sur la nature et de les interpréter, mais aussi de les intégrer dans des solutions pratiques, souvent dans des contextes où les enjeux économiques ou politiques prennent le pas sur les considérations écologiques. C'est un métier en perpétuelle transformation, qui demande un engagement sans faille ; de rester en prise directe avec la réalité du terrain, tout en jonglant avec des exigences administratives, économiques et politiques complexes.

De plus, notre société, autrefois proche de la nature et de ses environnements, a perdu cette connaissance directe des écosystèmes et des espèces locales. Les « campagnards » ou ceux qui vivaient plus près de la terre possédaient une sagesse

implicite du vivant ; s'estompant aujourd'hui par la prolétarisation croissante d'un monde de plus en plus urbanisé et industrialisé. Ainsi, beaucoup d'individus sont de plus en plus éloignés des savoirs pratiques et spécifiques au vivant.

L'écologue, dans ce contexte, devient une sorte de médiateur entre une société moderne déconnectée, et l'environnement, qu'il faut comprendre et préserver. Ce métier peut être vu comme une réponse à cette perte de savoirs traditionnels et à la transformation de notre rapport à la vie. On se retrouve désormais à devoir faire appel à des experts pour comprendre ce qui se passait autrefois de manière intuitive.

ÉVOLUTIONS TECHNOLOGIQUES

L'arrivée de nouveaux outils – applis de reconnaissance automatique, capteurs sonores, traitements automatisés – facilite certaines tâches, mais dévalorise aussi des années d'expérience. Ainsi, des applications d'identification des plantes (PlantNet) ou des oiseaux (Merlin Bird ID) remettent en question les savoir-faire de la profession. Romain a pu nous partager sa frustration d'avoir pris "20 ans pour reconnaître le chant des oiseaux, maintenant, tu n'as qu'à sortir ton smartphone". Et ce savoir-là, appris lentement, patiemment, devient obsolète, ignoré. Ce glissement s'accompagne d'une prolétarisation silencieuse : on exécute, on standardise, on coche des cases. On produit, plus qu'on ne transmet.

L'écologue, loin d'être le témoin passionné de la vie sauvage qu'il rêvait d'être, se retrouve dans un rôle plus mécanique. Il doit manipuler des données et appliquer des protocoles standardisés, souvent dans un cadre extrêmement contraint, où la rigueur et l'efficacité prennent le pas sur l'observation minutieuse et la contemplation. Les normes de plus en plus précises sur les attendus et les formats des diagnostics écologiques attaquent peu à peu la liberté des écologues.

Si ces outils permettent des avancées notables en termes de précision et de rapidité, ils transforment aussi la manière dont le métier est vécu. L'écologue autrefois passant des heures sur le terrain à observer, à se nourrir d'une connexion intime avec la nature, voit sa passion se diluer au contact de ces outils. Ce travail, qui débordait alors jusque sur les week-ends – quand on allait marcher, observer, apprendre encore – devient une tâche ressentie comme contraignante : une charge. Résultat : la passion s'effrite ; le lien avec le vivant devient une routine à

rentabiliser, un produit à défendre. Le « plaisir d'observer » devient une action professionnelle, instrumentalisée par des outils qui, au lieu de nourrir la curiosité, imposent des cadres stricts et calculés. La nature, qui était un terrain d'apprentissage constant et de transmission, se réduit alors à un simple objet de mesure, alimentant toujours plus la mathématisation du monde.

Cependant, ces nouveaux outils ne sont pas sans bénéfices. La miniaturisation des GPS et des capteurs, par exemple, a permis de réduire l'impact direct sur les animaux et de rendre les études « plus éthiques ». Les données sont désormais plus facilement collectées, partagées et comparées à l'échelle mondiale, facilitant notamment la collaboration internationale.

Néanmoins, ces progrès soulèvent des questionnements, notamment concernant l'utilisation croissante de l'intelligence artificielle (IA) dans les sciences. Si l'IA permet de traiter d'énormes volumes de données, que faire de son impact écologique ? Peut-on vraiment considérer ces outils comme des alliés dans la sauvegarde de l'environnement, alors que leur développement et leur fonctionnement entraînent une consommation massive d'énergie et de ressources ? Plus fondamentalement, qu'est-ce qu'on peut encore faire « à la main » dans un métier où la technologie semble empiéter sur chaque aspect de l'observation et de l'analyse ?

Ainsi, la question de préservation de « la magie de l'observation », celle qui nourrit l'amour et le respect du vivant, dans un monde où tout devient de plus en plus automatisé et standardisé, est plus que jamais à l'ordre du jour.

LES RECHERCHES DE FINANCEMENT, UN SEUIL DE CONTRE PRODUCTIVITÉ

Comme le souligne l'ACPb (Figure 4), la profession d'écologue souffre d'un manque criant de financements, problème exacerbé par une volonté politique insuffisante. En effet, la protection de la biodiversité, bien que cruciale pour l'avenir de notre planète, n'est pas perçue comme une priorité économique dans notre société capitaliste contemporaine. Dans ce contexte, l'écologue, spécialisé dans l'étude des écosystèmes et la formulation de recommandations pour leur préservation, se trouve souvent paradoxalement réduit à consacrer une part significative de son temps à la recherche de financements.

Ce phénomène est particulièrement frappant dans les secteurs associatifs et de la recherche, où les moyens financiers sont de plus en plus restreints. Le système de financement actuel, qui vise à limiter les dépenses publiques, complique considérablement l'accès aux ressources nécessaires à la recherche. Mais ce processus atteint un seuil de contre-productivité : plutôt que de rémunérer les chercheurs pour leurs travaux sur le terrain, les financements publics sont souvent conditionnés à des démarches administratives et bureaucratiques complexes, où les écologues se voient contraints de rédiger des demandes de subventions au lieu de se concentrer sur leurs missions de terrain.

DES ACTEURS SURDIPLÔMÉS

Le marché de l'emploi dans le domaine de l'écologie est particulièrement compétitif — les candidatures sont bien plus nombreuses que les postes disponibles. Ainsi, les diplômes, bien que nécessaires, ne suffisent plus. À mesure que la demande augmente, il faut enchaîner les formations supplémentaires, multiplier les stages bénévoles, et enchaîner les expériences dans des associations ou petites structures. Ce phénomène d'inflation des qualifications conduit à une situation où les écologues doivent constamment prouver leur légitimité, même après des années d'études.

Solenn, par exemple, pointe un paradoxe majeur : bien qu'il y ait une véritable pénurie d'écologues et d'experts dans le domaine, les recruteurs cherchent uniquement des profils déjà expérimentés et fortement qualifiés. Dans un tel contexte, les jeunes diplômés se retrouvent pris dans un cercle vicieux : pour obtenir de l'expérience, il faut être embauché, mais pour être embauché, il faut déjà avoir de l'expérience. Ce paradoxe crée une tension insupportable : les qualifications académiques et la passion ne suffisent plus, et c'est une expérience souvent inaccessible sans une première opportunité – une opportunité qui, trop souvent, se fait selon des critères subjectifs et à la tête du client.

En parallèle, l'inflation des diplômes devient un véritable enjeu. Le simple fait d'être titulaire d'un master en écologie ou en sciences de l'environnement ne suffit plus à se distinguer. Les recruteurs demandent désormais des qualifications de plus en plus pointues, des spécialisations multiples, voire des formations complémentaires

à des domaines connexes comme la gestion de projets, la géomatique ou encore l'analyse de données. Un parcours d'écologue devient ainsi un parcours semé d'embûches, où il faut continuellement augmenter son capital académique (sens Bourdieusien) pour espérer décrocher un poste, alors même que la reconnaissance de l'expérience de terrain seule reste souvent insuffisante.

ESTHETIQUE

Pour finir sur une note plus positive, prenons un instant pour apprécier l'esthétique du métier d'écologue.

Pour les trois écologues qui partagent leurs expériences, ce travail est avant tout un contact direct avec le vivant, une immersion dans la nature dans toute sa beauté et sa complexité. Chaque jour, c'est une nouvelle découverte, un nouveau paysage à explorer. « Je n'ai pas l'impression de travailler » -Solenn.

Ensuite, ce sont des individus incroyablement passionnés, aux parcours très différents, mais unis par une volonté commune : préserver et protéger la biodiversité. Leur engagement va bien au-delà de la simple profession ; c'est une véritable vocation. « On est tous des passionnés » -Hélène de Meringo.

Enfin, ce métier offre une diversité de tâches et de situations qui le rend unique. Chaque journée est différente de la précédente, avec de nouveaux défis à relever et de nouvelles opportunités d'apprendre et de s'adapter. En effet, ils n'ont pas arrêtés de nous le répéter : « ce n'est jamais la même chose d'un jour sur l'autre » - Romain.

CONCLUSION

À travers ces entretiens, nous avons rencontré des travailleurs profondément passionnés par leur métier. Leur engagement est marqué par une liberté rare, un contact direct avec le vivant qui appelle à l'humilité face à la complexité et à l'immensité du monde naturel. Cette immersion leur permet de prendre conscience de la fragilité de la biodiversité, et leur responsabilité, plus que jamais, est de protéger ce fragile équilibre.

Ce métier, où le peu de prescriptions formelles favorise une grande individualité, offre une diversité infinie de situations. Le vivant, avec sa spontanéité et son imprévisibilité, surprend constamment, et les écologues doivent sans cesse s'adapter et trouver des solutions créatives.

Cependant, des menaces pèsent sur cette profession. L'écologue, constamment exposé à la dégradation des écosystèmes, constate la lenteur et l'insuffisance des efforts pour limiter cette destruction. Si cette réalité renforce la perception de la nécessité de leur travail pour alerter le monde sur l'ampleur de la catastrophe en cours, elle génère également de forts risques de découragement. L'évolution vers une prolétarisation du métier, avec des conditions de plus en plus précaires, attaque les savoir-faire et limite l'autonomie des écologues, compromettant ainsi leur liberté d'action et la possibilité d'individuation professionnelle. Cela constitue un paradoxe, car c'est justement cette même prolétarisation de notre rapport à la nature qui a conduit à la naissance de ce métier.

Les écologues se trouvent également soumis à de multiples tensions : comment éviter de devenir des instruments de greenwashing, où un simple diagnostic de biodiversité est fait pour être ignoré ensuite, ou lorsque des mesures de compensation inefficaces sont mises en place sans engagement réel pour la préservation ?

Face à la catastrophe écologique actuelle, il est plus que jamais nécessaire que se mette en place une véritable volonté politique pour enclencher un changement de paradigme. Peut-on continuer à détruire notre patrimoine vivant sous des critères purement économiques, sans en mesurer les conséquences à long terme pour notre avenir et celui des générations futures ?